

Nous dûmes accepter cette épreuve dernière  
 De ne nous marier qu'après une moisson.  
 Cependant il courait un étrange frisson ;  
 Tous nos vieux paysans, impassibles naguère,  
 S'attroupaient et parlaient de récolte et de guerre ;  
 Et souvent ces mots-là m'avaient fait tressaillir ;  
 Ce qu'on sème aujourd'hui pourra-t-on le cueillir ?  
 Quel danger menaçait notre chère Lorraine ?  
 Au devant du malheur la destinée entraîne ;  
 Constamment j'épiais ce qu'on échangeait bas.

Ah ! ceux qui vont semant les germes des combats,  
 Qu'ils soient maudits de Dieu ! Pour le soldat qui tombe,  
 Pour la mère éperdue au bord de cette tombe,  
 Pour tant de cœurs brisés, oh ! oui, qu'ils soient maudits !

Hélas ! c'était la guerre et les malheurs prédits,  
 Bientôt nos régiments traversaient le village  
 Et joyeux, les soldats nous criaient tous : Courage !  
 Hier encor vainqueurs, pouvaient-ils se douter  
 Qu'une avalanche humaine allait tout emporter ?  
 Qu'un million luttant contre quatre cent mille,  
 Leur intrépide ardeur deviendrait inutile ?  
 Ils passaient, nous laissant beaucoup de leur espoir ;  
 Puis le canon gronda, du matin jusqu'au soir ;  
 Puis un jour arriva cette nouvelle horrible :  
 L'ennemi sur le sol posait son pied terrible  
 Et s'avançait vers nous, triomphant et cruel.  
 La France consternée à tous faisait appel,  
 De toute part vibraient les chants patriotiques ;  
 Les uns, prêts à mourir, accouraient héroïques ;  
 D'autres, hélas ! suivaient les larmes dans les yeux.  
 Ce n'étaient que longs cris et que touchants adieux :  
 Le désespoir amer se mêlait au sublime.  
 En voyant devant nous s'entr'ouvrir cet abîme,  
 Où tout notre bonheur allait être entraîné,  
 Lui, disait frémissant : Pourquoi donc suis-je né ? —  
 Je me pressais le front, n'ayant qu'une pensée ;